

L'ASILE DU BONHEUR ⁴⁹⁶ ou les devoirs des gens heureux

Notre débat avec André Gide nous a valu d'innombrables lettres. Il nous est impossible de répondre à chacune d'elles. Je voudrais répondre ici à toutes ensemble.

Les plus émouvantes de ces lettres nous viennent de lecteurs qui nous assurent à la fois de leur sympathie et de leurs regrets. Elles témoignent que ce débat n'était pas inutile, puisqu'il a contraint quelques-uns d'entre nous à poser plus clairement la question des rapports de la politique et de la vérité, de la pensée et de l'action.

Un peu plus réfléchis, un peu moins fanatiques, démocrates enfin comme nous nous vantons d'être, sans doute serions-nous assez fiers des difficultés mêmes où nous nous débattons, si elles tiennent à notre honnêteté d'esprit totalitaire qu'aucun de nous n'a jamais. Préoccupés uniquement d'intérêts, la fin pour eux justifie les moyens. Le service de la vérité, lui, tend scrupuleux sur les moyens eux-mêmes.

D'autres lettres nous accablent de louanges ou d'injures, et témoignent, encore que diversément, d'un état d'esprit assez nouveau et peut-être dangereux dans la démocratie française.

La question, au reste, dépasse infiniment en importance nos personnes, et *Vendredi* lui-même. Et nos querelles d'intellectuels seraient assez dérisoires si elles n'étaient le signe d'un désordre profond de l'opinion. Ce qui semble vrai, c'est que ce pays, comme l'Europe tout entière, est bien plus infecté d'esprit totalitaire qu'aucun de nous n'aime à le penser. Chacun rêve désormais que sa pensée soit la pensée des masses. La démagogie corrompt la démocratie. L'esprit de propagande se substitue partout à l'esprit de vérité. Prenons garde.

Nous n'avons pas assez consciencieusement le bonheur de ce pays. Il ne s'agit pas de ~~mercer les yeux à ses misères, mais pour les guérir, ne renoncions pas à notre raison.~~ Il y a quelques années, des critiques allemands, Ernest Curtius, Friedrich Sieburg, s'appliquèrent à nous faire honte de notre repos, de notre tranquillité. Il y avait plus d'envie que de sincérité dans leurs propos. Le bonheur n'est ni si facile, ni si ridicule. Paris est la seule grande capitale de l'Europe continentale ou n'importe qui puisse penser n'importe quoi tout haut. La France est l'asile des peuples exilés. Les Russes blancs y voisinent avec les rouges italiens ou allemands. Entre Français nous vivons dans une assez tranquille discorde.

Il y a deux ans, nous avons commencé une révolution qui n'a pas coûté une goutte de sang, et qui, tout incomplète qu'elle soit, a fait de l'ouvrier français l'ouvrier le plus libre de l'Europe, celui dont la dignité est le mieux garantie par la loi. Tout cela est assez noble et assez grand et veut n'être pas compromis. Nos camarades communistes ont bien raison de proclamer, à la fin de tous leurs discours, leur volonté de construire une France libre, forte et heureuse. Leur volonté s'accorde en ce point avec la volonté du Front Populaire tout entier. Mais chacun de nous fera-t-il mieux de penser qu'aucun pays d'Europe n'est actuellement plus libre, plus fort, plus heureux que la France. Or, une chose est sûre, c'est que tout cela est l'œuvre d'une seule et même volonté, peut-être, mais toujours la même : l'esprit de discussion et de vérité.

Si nous étions plus sûrement convaincus de notre bonheur, c'est cet esprit de vérité que nous nous appliquons à cultiver. Nous ne haïrions qu'on ne soit sans espoir, sans flamme de l'Est, ne vienne pas au point d'être en place à Paris le Siegfried. Nous sommes d'acier capable d'éteindre nos discordes. La discorde démocratique a du bon. Nous aimerions jusqu'à nos discussions et nous continuerions à compter sur elles pour

par Jean GUEHENNO

établir à chaque instant toute la vérité et toute la justice possibles. Le Front Populaire, cette invention française, n'est que la démocratie en action, la démocratie en formation de combat. Si la démagogie venait à fausser les rapports entre les partis qui le constituent, c'en serait fait du Front Populaire, du « bonheur de la France », de ce climat de raison dans lequel nous essayons de vivre, et la révolution ne serait plus qu'une aventure.

De notre bonheur nous ne devons avoir aucune vaine fierté, mais le moins est que nous n'en ayons pas honte et nous appliquions à le sauver pour nous-mêmes, et, d'avantage encore, comme un exemple. Les gens heureux ont de grands devoirs. En lisant ces jours-ci le nouveau roman d'André Malraux, *L'Espoir*, ce récit admirable, je mesurais mieux notre chance. Cette grande fresque, qu'on dirait peinte avec du

sang, n'éveillait au fond de moi-même qu'un cri : A bas la guerre, même de religion ! Je me sentais plein de pitié pour nos camarades d'Espagne, mais tout le talent de Malraux lui-même ne me faisait pas les envier. J'espérais plus fort que jamais que nous n'ayons pas à faire preuve de leurs vertus. J'avais plus que jamais horreur de ces héros que leur déraison oblige parfois les hommes à être. La guerre civile, comme l'autre, nous la ferions naturellement s'il le fallait, comme nos camarades espagnols doivent la faire. Nous trouverions en nous les ressources nécessaires pour la faire. Pour la gagner. Ces ressources-là se trouvent toujours. Mais les ressources de la raison sont en fin de compte plus rares et plus précieuses. Et plutôt que d'être tentés à notre tour par une frénésie qui, décidément, semble assez commune en Europe, nous ne servirions pas mal l'Europe tout entière peut-être en montrant tout ce que peuvent quelque modestie et quelque raison pour la paix civile et pour la paix internationale.